Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft. Wissenschaftlicher und administrativer Teil = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles. Partie scientifique et administrative = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 140 (1960)

Vereinsnachrichten: Sektion für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

13. Sektion für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften

Sitzung der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften

Samstag, den 24. September 1960

Präsident: Prof. Dr. W. H. SCHOPFER (Bern)
Sekretär: Prof. Dr. H. FISCHER (Zollikon)

1. H. JENZER (Bern). – *Der Arzt in den späten Schriften Platos.*

In den Platonischen Schriften der Spätperiode wird erstmals im Gegensatz zum frühen und mittleren Plato der wissenschaftlich gebildete Arzt erwähnt und dem Routinearzt sophistischer Prägung gegenübergestellt. Es darf daraus gefolgert werden, daß sich Plato wenigstens in dieser Periode eindeutig zur wissenschaftlichen Medizin bekannte, wie sie von Hippokrates begründet worden war. Daran darf festgehalten werden, auch wenn Plato im «Timaeus» medizinische Spekulationen zum Ausdruck bringt, die hier aber einem ganz bestimmten Zweck dienen, nämlich der Erklärung des Wesens der Seele.

Ziehen wir zum Vergleich die Dialoge der Frühzeit heran, so sehen wir, daß dort der Arzt und die ärztliche Tätigkeit noch ganz im Handwerklichen liegen. Das führte zu der falschen Behauptung, Plato habe im Arzt nur einen Handwerker sehen wollen. Schon beim mittleren Plato ändert sich das Arztbild: Hier wird der Arzt zunächst zusammen mit dem Gymnastiklehrer erwähnt; beide sind die Erhalter der Gesundheit und stehen damit rangmäßig schon weit über dem Handwerker. Öfters finden sich aber auch schon Vergleiche mit dem Schiffskapitän oder dem Heerführer, womit die gemeinsame Verantwortung für anvertraute Menschenleben unterstrichen wird. In den Spätdialogen schließlich, namentlich in den Gesetzen, wird der Arzt dem Gesetzgeber, dem Staatsmann gleichgesetzt. Es wird ihm also eine sehr hohe Rangstufe zugeordnet, er ist der denkende, der schöpferische Mensch, der schon in nächster Nähe des Philosophen steht. Dieser Arzttypus hat nichts mehr zu tun mit dem Priesterarzt der früheren Epochen.

Im siebenten Brief finden wir eine merkwürdige Stelle, die auch in den Gesetzen ihren Niederschlag findet. Hier wird nämlich gefordert, daß

bei der Behandlung eines Kranken der Arzt sich erst mit diesem unterreden müsse, um ihn wenn nötig zu einer bessern Lebensweise zu bekehren, da diese erst die richtige Grundlage für eine erfolgversprechende Behandlung sei. Und wenn der Kranke uneinsichtig bleibe und auf seiner schlechten Lebensweise beharre, so sei es Pflicht des Arztes, auf die Behandlung zu verzichten; nur wenn er das tue, sei er ein guter Arzt und ein wackerer Mensch. Ein Arzt aber, der sich eine solche Demütigung durch den Kranken gefallen lasse, sei ein schlechter Arzt und ein Feigling. Wir geben offen zu, daß diese Äußerung Platos unserer Auffassung von der unbedingten Erfüllung des ärztlichen Auftrages zuwiderläuft. Sie mutet uns fremd an und kann nur im Zusammenhang mit der gesamten Platonischen Spätphilosophie und aus dem Gesichtswinkel des antiken Menschen verstanden werden.

2. A. Virieux (Rolle). – *Quelques remarques à propos de la psychologie dans l'Antiquité grecque.*

Ceux qui ont présente à la mémoire la réflexion de Bergson selon laquelle la psychologie date d'hier seront surpris d'une quête visant à retrouver ce que fut cette discipline dans l'Antiquité grecque. Et pourtant, s'il n'y eut pas, semble-t-il, de véritables traités de psychologie, on trouve, en dehors des considérations métaphysiques sur la nature de l'âme et sa destinée, une ample moisson de faits et de réflexions appartenant à une psychologie objective.

Les problèmes essentiels qui semblent avoir retenu leur attention sont les suivants: où situer le centre de la pensée et de la sensation ? Il y eut hésitation entre le cœur, le sang et le cerveau (quand le cœur cesse de battre, la pensée et les sensations s'arrêtent. Un homme qui perd beaucoup de sang ne peut plus ni penser, ni sentir. Quant au cerveau, il semble que ce soit plutôt pour des raisons étrangères à la stricte observation des faits qu'on l'ait situé dans la tête: la tête est une sphère, qui est la figure géométrique la plus parfaite, c'est donc en elle que doit se situer le centre de la pensée).

Quelles sont les réactions entre la constitution physiologique et le comportement psychologique ? Les médecins hippocratiques et Aristote s'en sont particulièrement préoccupés (par exemple, dans le traité sur la cause de l'épilepsie, Hippocrate note que les modifications du sang modifie l'intelligence. Aristote, de son côté, signale le fait que la folie qui semble une maladie purement mentale peut, pourtant, être guérie par certains médicaments qui agissent d'abord sur le corps puis sur le comportement mental).

Enfin l'un des problèmes qui a le plus retenu leur attention est celui de la nature de la sensation: Théophraste nous a conservé les opinions des philosophes grecs dans un long fragment qui se trouve traduit par Tannery: *Pour l'histoire de la science hellène* p. 340 sq.

Sans pouvoir, dans ce bref résumé, signaler toutes les solutions qui furent offertes par les Grecs à ces problèmes, j'en signalerai quelques étapes importantes.

Homère et les lyriques décrivent et commencent à distinguer les diverses notions, mais chez eux un même terme désigne simultanément une partie du corps, un agent et un acte psychologiques ainsi que le résultat de cet acte. Chez les tragiques, on ne trouvera pas non plus d'exposé systématique sur un problème psychologique, mais leur rôle est loin d'être négligeable car ils précisent et nuancent le vocabulaire psychologique. (Pour plus de détails, cf. Webster *Some psychological terms in Greek tragedy* (Journal of hellenic studies, vol. LXXVII, part. I, 1957). Chez Eschyle notamment, le vocabulaire de la crainte est spécialement varié et les sentiments sont généralement décrits par la manifestation physiologique correspondante (cf. Mme de Romilly *La crainte et l'angoisse dans le théâtre d'Eschyle*, Paris Belles-Lettres 1958).

Le problème de la perception est traité par la plupart des philosophes grecs, d'une manière particulièrement intéressante par Alcméon, qui est le premier à avoir fait du cerveau l'organe de la pensée et des sensations qu'il distingue d'ailleurs soigneusement. Il est également le premier à avoir fait de la sensation un phénomène complexe exigeant une impression venue de l'extérieur sur les sens et un transport de ces impressions par des conduits jusqu'au cerveau qui élabore l'impression en sensation (cf. Diels Vorsokratiker I *Alkmaion* et Rivaud Hist. phil. I. p. 48 sq), par Leucippe Démocrite qui font de la sensation la résultante d'un choc d'un ensemble d'atomes détachés de l'objet appréhendé de cette manière sur l'organe sensoriel également formé d'atomes: nous disons doux ou amer quand en réalité il n'y a que des combinaisons d'atomes.

Platon, dans *Le Théétète*, a très justement noté que, dans toute perception, il y avait un jugement et que donc il ne pouvait pas y avoir de sensation pure; il a développé, dans *Le Timée*, une très intéressante théorie de la vision en opérant une synthèse entre l'opinion de ceux qui admettaient une impression venue du dehors frapper l'œil et ceux qui croyaient qu'un courant venait de l'œil appréhender l'image. Il y a double émission et rencontre des deux courants à mi-chemin, ceci probablement, pour expliquer que nous voyons les objets tels qu'ils sont et non inversés, ce qui serait le cas s'il n'y avait qu'un seul courant transportant l'image. Platon semble donner une explication de ce genre à propos du fait que nous voyons à droite ce qui est à droite et non à gauche.

La même explication serait valable pour nous faire voir les objets verticaux non inversés. Tout le passage est d'ailleurs difficile à interpréter (45b–46d).

Les dernières étapes importantes sont représentées par Aristote dont l'œuvre psychologique est importante et a été étudiée tout récemment entre autres dans les travaux suivants: Nuyens: *L'évolution de la psychologie d'Aristote*. André Voelke: *Le problème d'autrui dans la pensée aristotélicienne* (Revue de théologie et de philosophie 1954, IV, p. 267 sq).

Aubenque: *La définition aristotélicienne de la colère*, Revue philosophique 1957, IV, p. 267 sq). Des analyses de détail très fines se trouvent dans ses travaux et de plus, on y voit se dessiner une psychologie comparée entre l'homme et les animaux.

Les stoïciens se sont appliqués à distinguer et analyser les divers types de passions. Chez Plotin, à côté de textes métaphysiques, on trouve une distinction qui fait prévoir celle de Bergson entre deux types de mémoires, l'une proprement spirituelle et l'autre liée au corps et qui se confond avec l'imagination.

Ce trop bref résumé suffit à indiquer la richesse de l'héritage reçu des Grecs dans le domaine de la psychologie.

3. Albert Schubiger (Luzern). – *Wendepunkte der Elementenlehre.*

Während die Geschichte der Beziehungen des Menschen zum Weltall umfassend dargestellt wurde (P. Duhem: «Système du monde», Anneliese Meyer, E. Dijksterhuis: «Die Mechanisierung des Weltbildes» u.a.), entbehrt die Entwicklung des Wissens vom Allerkleinsten einer gleichartigen Bearbeitung. – Die Erforschung des letzteren fordert fortgeschrittenere Hilfsmittel; so ist es begreiflich daß Lavoisier für die Chemie erst 100 Jahre später vollbringen konnte, was Newton für die Physik getan hatte. Die Beschäftigung mit dem Problem des Urstoffes steht mit Thales und den übrigen griechischen Naturphilosophen am Anfang der abendländischen Wissenschaft. Ihre erstaunlich intensive spekulative Bearbeitung des Problems zeigt den Übergang von Monismen zum Pluralismus. Aristoteles blieb über anderthalb Jahrtausend maßgebend, seine Lehre von «hylé» und «eidos» ermutigte die Versuche der Alchemisten. Die Platonische Hypothese vom fünften Element trug zur Auflockerung des starren Vierersystems bei. Die Araber, Katalanen und Paracelsisten arbeiteten experimentell, doch erst der «sceptical chymist» Robert Boyle definierte den Elementarbegriff im modernen Sinne. Die exakten Untersuchungen Lavoisiers machten die Krücke der Phlogiston-Hypothese überflüssig und leiteten die Zeit der quantitativ-analytischen Chemie des 19. Jahrhunderts ein. Mit Henry Becquerels Entdeckung der natürlichen Radioaktivität begann der Vorstoß ins Innere des Atoms. Anhand einer Zeittafel wird die Entwicklung geschildert; die unrealistische 5-Elementen-Lehre der Chinesen und die kosmogonisch-mythischen (indischen u.a.) Anschauungen werden sich kaum in diese Entwicklungsfolge einfügen lassen, so interessant sie als Vergleichssysteme sind. Unter den zahlreichen versuchs- und stichwortweise angeführten Wendepunkten ragen drei hervor: die Epoche des Thales als Übergang vom Mythos zum Logos, die Zeit Antoine Lavoisiers als Wende vom qualitativen zum quantitativen Erfassen der Wirklichkeit und die neuen Erkenntnisse um die letzte Jahrhundertwende: Materieteilchen gleich Energieteilchen, die wiederum Ausgangspunkt wurden zu den reichen Forschungsergebnissen unseres Jahrhunderts.

Zeittafel zur Geschichte der abendländischen Elementenlehren

Typische Begriffe betreffend Urstoff, Elemente, Elementarteile	Autor	Zeit *	†	Ort	Vorwiegende Denk- und Arbeitsweise
Beseelte Naturkräfte		jederzeit		überall	Magie, Mythos
		v. Chr.			
Wasser (arché)	Thales	624	548	Milet, Ionien	Logos, naturphilosophische Spekulation
Apeiron	Anaximander	610	545	Milet, Ionien	orphisch (?)
Luft (pneuma)	Anaximenes		528	Milet, Ionien	realistisch-kosmisch
Zahl	Pythagoras	570	497	Croton, S.-Italien	mathematisch-musikalisch-zahlenmystisch
Erde	Pherekydes	6. Jh.		Syros, Colophon,	chthonisch
	Xenophanes	6.–5. Jh.		Elea	paläontologisch
Feuer	Heraklit	Anfang 5. Jh.		Ephesos, Ionien	«alles im Fluß» (Kreislauf des Werdens)
4 Elemente (rhizomata)	Empedokles	490	435	Agrigent	dualistisch
4 Säfte	Hippokrates	460	377	Cos, Larissa, Thessalien	humoral, klinisch
Atome	Leukipp	5. Jh.		Milet	geometrisch-mechanistisch
	Demokrit	460	370	Abdera, Thrazien	geometrisch-mechanistisch
Äther (pempté usía)	Plato	428	348	Athen	geometrisch-hylozoistisch
5 Elemente (stoicheia)	Aristoteles	384	322	Stagira, Athen	finalistisch, hylomorph
		n. Chr.			
Schwefel, Quecksilber	Jabir ibn Hajan (Geber)	um 720	800	Kufa, Irak	alchemistisch
Quinta essentia	Johannes de Rupescissa	um 1356		Katalonien, Frankreich	iatrochemisch, visionär
Tria prima, Arcanum Chaos = Luftgemisch	Paracelsus	1493	1541	Europa	spagyrisch

Zeittafel zur Geschichte der abendländischen Elementenlehren

Typische Begriffe betreffend Urstoffe, Elemente, Elementarteile	Autor	Zeit *	†	Ort	Vorwiegende Denk- und Arbeitsweise
Element = nicht zusammengesetzter Körper 1661	Robert Boyle	1627	1691	Oxford, London	«sceptical chymist»
Phlogiston 1669	Joh. Joach. Becher	1635	1682	Höfe Europas	barock
	Georg Ernst Stahl	1660	1734	Jena, Halle	barock
Kinetische Gasteile	Daniel Bernoulli	1700	1782	Basel, Petersburg	mathematisch
Aer vitriolicus (Sauerstoff), Chlor	Carl Wilh. Scheele	1742	1786	Köping	experimentell-phlogistisch
Dephlogisticated air (Sauerstoff)	Jos. Priestley	1733	1804	England	experimentell-phlogistisch
23 substances simples	A.L. Lavoisier	1743	1794	Paris	quantitativ-analytisch
Bestimmte Proportionen, Atome	Jos. Louis Proust	1754	1826	Madrid	quantitativ-analytisch
Multiple Proportionen	John Dalton	1766	1844	England	quantitativ-analytisch
Molecole integranti ed elementari (Atome) 1811	Amedeo Avogadro	1776	1856	Vercelli	quantitativ-analytisch
Wasserstoff = Urstoff	William Prout	1785	1850	England	quantitativ-analytisch
Triaden 1839	J.W. Döbereiner	1780	1849	Jena	systematisch
Periodisches System 1869	D.I. Mendeleyev	1834	1907	Rußland	systematisch
	L. Meyer	1830	1895	Deutschland	systematisch
Radioaktive Elemente U 1896	Henry Becquerel	1852	1908	Paris	Photographie
Ra Po	Marie Curie	1859	1906	Paris	physikalisch
Elektron (Name 1890)	Johnston Stonie	1826	1911	England	physikalisch
Proton 1911	Rutherford	1871	1937	Cambridge	physikalisch, dualistisch
Energie = Materie 1905	A. Einstein	1879	1954	Bern	relativ
Plurale Elementarteilchen 1932	diverse			USA, Europa	pluralistisch
Spaltbare Kerne 1939	Hahn, Straßmann	1879		Deutschland	physikalisch
Transurane 1934	Fermi u.a.	1901		Italien, USA	physikalisch
Antimaterie 195.	diverse			diverse	dualistisch

4. Dieter Kerner (Mainz). – *Das Rosenkreutzer-Porträt Hohenheims.*

Die Vermutung, daß der große Schweizer Arzt Theophrast von Hohenheim im Jahre 1541 von seinen Widersachern ums Leben gebracht worden sei, ist nicht neu. Diesbezügliche Gerüchte tauchten schon bald nach dem Ende des Paracelsus auf und fanden neue Nahrung durch die Untersuchungen des Anatomen Sömmerring, welcher im Jahre 1818 an dem zu Salzburg aufbewahrten Schädel eine breite Fissur des linken Schläfenbeines entdeckte, die bis in das Felsenbein zu verfolgen war und auch von anderen Beobachtern als Folge einer *intra vitam* eingetretenen Verletzung gedeutet wurde. Im Jahre 1662 äußerte sich der württembergische Pfarrer *E. J. Heßling* in der Schrift «Theophrastus redivivus» folgendermaßen: «Paracelsus war neben anderen Doktoribus nebst seinen heimlichen Widersachern auf einem Gastgebot gewesen, daselbst ward er von der Doktoren Diener und andern auf ihn bestellten Sicariis ergriffen, von einer Höhe abgestürzt und ihm also der Hals gebrochen worden; denn auf keine andere Weise hat man ihm sonst beikommen können.» Selbst die Tatsache, daß Paracelsus noch drei Tage vor dem Tode seinen letzten Willen niederlegte, schließt ein sub- oder epidurales Hämatom als Folge eines Schädeltraumas in der vorbeschriebenen Art nicht aus. Daß diese biographische Version Eingang in die Paracelsus-Denkschrift des Zürcher Arztes *H. Locher* und in die Medizingeschichte von *H. Haeser* (1881) fand, ist besonders bemerkenswert.

Zeitlebens gab es um den Magus von Einsiedeln erwiesenermaßen viele Feinde, deren Zahl sich auch nach dessen frühem Tode nicht verringerte. Sein introvertiertes, abweisendes Wesen, das Wissen um die Geheimsymbole und Lebenselixiere der Alchemie und nicht zuletzt außenseiterische Züge, die ihn mit der Zeit in Gegensatz zum Papsttum und sicher auch zu den Reformierten brachten, haben der erfolgreichen Ausbreitung seiner Gedanken in Wort und Schrift zweifelsohne erhebliche Schwierigkeiten in den Weg gelegt. Ob Paracelsus darüber hinaus Mitglied mittelalterlicher Mysterienbünde, z. B. der Rosenkreutzer, gewesen ist, läßt sich nur vermuten, aber nicht eindeutig beweisen. Wahrscheinlich hat er der Vereinigung jener Gleichgesinnten, die sich unter dem Zeichen der Rose, «sub Rosa», verstanden, indirekt angehört, denn in einer der ältesten Rosenkreutzer-Schriften, der «Chymischen Hochzeit Christiani Rosencreutz» aus dem Jahre 1616 wird Paracelsus erwähnt, und obwohl es an anderer Stelle von ihm heißt «gleichwol er in unsere Fraternitet *nicht* getretten», sollen seine Schriften der Sage nach doch im Grabe des Gründers jener Vereinigung, des Christianus Rosencreutz, gefunden worden sein.

Über den letzten Lebensabschnitt des Paracelsus vermag das weiter hinten wiedergegebene sogenannte Rosenkreutzer-Porträt Hohenheims wesentliche Aufschlüsse zu geben, die nur aus der Symbolik des Mittelalters herzuleiten sind. Das Bild selbst gründet sich auf die bekannte Seitenansicht des Kupferstechers A. Hirschvogel von 1540, umrahmt wird es von drei Sinnsprüchen (Laus Deo, pax vivis, requies aeterna sepultis.

Alterius non sit, qui suus esse potest. Omne donum perfectum a Deo, imperfectum a diabolo) und der Namensunterschrift. Erstmalig tauchte jene Paracelsus-Darstellung (die auch noch das um 8 Kreuze erweiterte Wappen der Bombaste von Hohenheim aufweist) um das Jahr 1567 als Titelbild einer Ausgabe der «Philosophia magna» auf, welche von dem Verleger *A. Byrckman* in Köln herausgegeben wurde.

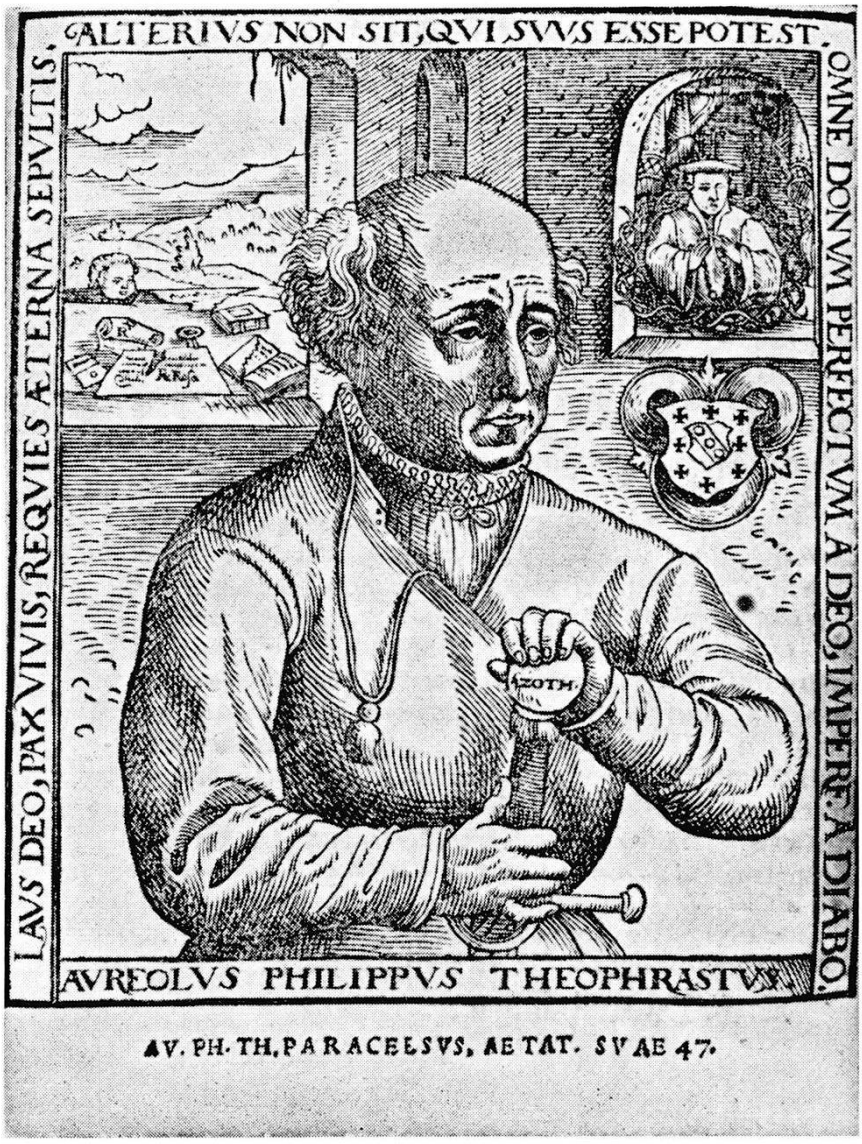
Besonders die beiden oberen Randvignetten des Holzschnittes verdienen unsere Aufmerksamkeit. Dieselben sind sogar einem Werk des Paracelsus entnommen, welches 1536 zu Augsburg gedruckt wurde (also noch zu Lebzeiten Hohenheims) und den Titel «Prognostikation auf 24 zukünftige Jahre» (wiedergegeben in der Gesamtausgabe der medizinischen, naturwissenschaftlichen und philosophischen Schriften, Bd. X, S. 579 ff., herausgegeben von K. Sudhoff) trägt. Dieses mantische Opus umfaßt 32 hervorragende Holzschnitte, deren Beschriftung Paracelsus noch selbst verfaßte. Text und Bilder sind, wie Sudhoff treffend bemerkt, religionspolitisch-philosophisch gehalten und nehmen scharf ihre Stellung.

Die linke obere Darstellung entspricht der 16. Figur und stellt die Geburt des Menschen zum Lumen naturale, zum natürlichen Licht unseres Erdplaneten, dar. Bezeichnend ist, daß der neugeborene Adept zuerst seine Augen wie ein Kind auf die heiligen Bücher und auf jene Schriftrollen richtet, welche die Embleme der Rosenkreutzer RX zeigen, bevor er als neuer Mensch in die Reihen der Eingeweihten aufrückt. Das rechte obere Bild – die 25. Figur – zeigt die «Wiedergeburt» des Adepten zum Lumen supranaturale oder «Astrallicht». Nur das rechte Auge ist nach außen hin geöffnet, das linke blickt meditierend nach innen und bleibt folglich geschlossen. Der zurückgeschlagene Vorhang läßt im Hintergrund die Jakobsleiter erkennen, welche zur astralen Hochebene der Erkenntnis führt, wenn man die drei Kardinaltugenden der Rosenkreutzer (pietas, modus, cognosce teipsum!) erfüllt hat.

Was nun bei diesem Porträt, welches dem Holzschneider *Franz Hoghenberg* zugeschrieben wird, überrascht, sind keineswegs die geringfügigen Varianten gegenüber dem Erstdruck von 1536, sondern die dazugehörigen Bildlegenden. Überprüft man dieselben genauer, dann fällt auf, wie maligne die Prophezeiungen sind: «Darumb wird in dich fallen ein hant, die dich zerreißen wird wie ein fezen», steht unter der linken Darstellung, «das du aber unrecht hattest und das nit warest, das du in dir vermeintest, wird dir ein ellenden tot geben», liest man rechterhand. Dabei ist der Inhalt der übrigen 30 Texte, von einer Ausnahme abgesehen, durchweg belehrend und mahnend, jedoch nicht apokalyptisch-drohend, die dazugehörigen Abbildungen hätten postmortal viel besser auf das Bild des großen Arztes gepaßt.

Somit bietet das Rosenkreutzer-Porträt Hohenheims, welches erst nach dem Zweiten Weltkrieg von der Paracelsus-Forschung neu entdeckt wurde, wichtige biographische Hinweise auf den letzten Lebensabschnitt jenes Mannes, dessen Züge hier scheinbar im Mittelpunkt stehen und dessen Schicksal dabei unzweideutig am Rande beschrieben wird. Ganz unbewußt dürfte Paracelsus bei der Niederschrift im Text zu den beiden

obigen Seitenbildern sein eigenes künftiges Ende vorweg genommen haben, aber auch in der dazugehörigen «Beschlußred des D. Paracelsi», in welcher es heißt: «Mancher meint es treffe in nit an und wird in vieleicht antreffen.»



Das sogenannte Rosenkreutzer-Porträt Hohenheims (Länge 12 cm, Höhe 14 cm) aus der «Philosophia magna» des Paracelsus, Köln 1567.

5. Ch. Salzmann (Zürich). – *Die Editio princeps des Marc Aurel durch Conrad Geßner 1559.*

Conrad Geßner verdanken wir neben einer ansehnlichen Reihe von hebräischen, griechischen und lateinischen Erstausgaben und Neudrukken aus der Antike die Editio princeps des Marc Aurel, «Selbstbetrachtungen», als wertvollste Gabe. Diese Erstausgabe aber wird in allen nachfolgenden Ausgaben Wilhelm Holzmann (alias Xylander) aus Augsburg

zuerkannt, weil den späteren Herausgebern nur die Editio secunda des Xylander, Basel 1568, ihnen vorlag. Noch 1959 nennt Wilamowitz in seiner Geschichte der Philologie als ersten Herausgeber Xylander. In dem Briefe Geßners an den englischen Arzt William Turner 1562, der gedruckt vorliegt, berichtet Geßner ausführlich; er habe den Codex «Palatinus» (einen Originaltext des Marc Aurel) aus der Bibliothek des Fürsten Otto Heinrich von der Pfalz erhalten durch den ehemaligen Lateinlehrer von Brugg (1549–1550), Michael Schütz (genannt Toxites). Geßner, überrascht von dem Fund, schrieb ihn sorgfältig ab und gab das Manuskript seinem Vetter Andreas Geßner zum Druck in griechischen Typen. In der Überschrift zur Dedikation zeichnet Geßner mit seinem vollen Namen und schließt ab mit den Worten: «Aus der Stadt der Tiguriner der Ersten unter den Helvetern im Jahre des Heils 1559 des Monats Februar Hälfte», was seine Erstausgabe belegt. In seiner selbstlosen Art anvertraute Geßner dem jungen Humanisten Xylander die Lateinübertragung, die laut Dedikation schon im Oktober 1558 in der Offizin des Andreas Geßner erschien. Für Geßner war Marc Aurel kein unbekannter Autor aus der römischen Geschichte, denn schon 1545 führt er ihn an in der «Bibliotheca universalis». Recht unklar dagegen erscheinen die Umstände, unter denen Michael Schütz den Codex «Palatinus» Geßner vermittelte; handelte dieser im Auftrage des Herzogs Otto Heinrich oder bewogen ihn andere Gründe? Um die kritische Textlegung aus dem Manuskript tat Geßner allein sein Bestes, daher sollte man die Editio princeps des Marc Aurel *ΤΩΝ ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ* «Gesneriana» benennen, weil alle ihr folgenden Ausgaben (etwa 25) auf diesem vollständigen Texte beruhen, nach dem Verlust des Codex «Palatinus».

Für diese Erstausgabe der «Selbstbetrachtungen» von Marc Aurel in Griechisch gebührt Conrad Geßner die «Laus perennis».

6. M. Koelbling (Riehen BS). – *Arzttypen des 16. Jahrhunderts: Conrad Geßner, Jean Fernel, Ambroise Paré, Pierre Franco.* – Kein Manuskript erhalten.

7. R. C. H. Tanner (Londres). – *W. H. Young et la méthode des suites monotones.*

Les signes + et — (plus, minus), désignant l'excédant ou le défaut quantitatif dans les problèmes sur la mesure des marchandises de la première algèbre imprimée (*Widman* 1486), donnent naissance aux notions qualitatives dénotées par les signes $>$ et $<$ (plusquam, minusquam, *Harriot* posthume 1631), et de là aux notions de pure croissance et de pure décroissance *(monotonie)* dans les considérations sur les suites de nombres, de prime importance avec l'avènement du calcul différentiel et intégral (*Newton-Leibnitz* vers 1700, *Riemann* vers 1850), de la théorie des limites et de la continuité (*Cauchy* vers 1820), et finalement de l'intégration généralisée et de la classification des fonctions discontinues (*Darboux* 1875, *Baire* 1899).

Le rôle de la monotonie restait relativement inaperçu, lorsque l'anglais *W.H. Young* (né à Londres 1863, mort à Lausanne 1942) le souligna et commença à l'exploiter systématiquement par sa *méthode des suites monotones* (1903–1904). Pour symboliser de façon concrète son principe, on compare trois moyens de saisir un objet: avec une tige pointue, une pince simple, ou une pince en croix. Avant d'arriver au but, la pointe de la tige peut osciller de part et d'autre (suites convergentes quelconques), celles d'une pince se meuvent de façon *monotone* en visant l'objet l'une d'un côté, l'autre du côté opposé. Avec la pince simple, l'approche à gauche est guidée du côté gauche, l'approche à droite du côté droit (principe des intervalles emboîtés[1]). Le perfectionnement final se symbolise par le croisement des branches, l'approche de chaque côté étant guidée à partir du côté opposé (emploi de suites doublement monotones fonctions). La pince en croix, imaginée à extrémités élargies et flexibles dans le sens de la largeur, englobe le plus intimement possible l'objet saisi.

La découverte de Young se rattache à l'emploi qu'il en fit pour trouver l'ultime généralisation de l'intégrale de *Riemann*, sans savoir que, par une tout autre voie, moins naturelle et moins simple, le français *Henri Lebesgue* y était déjà parvenu (1902). Ce célèbre résultat anticipé n'est qu'une faible partie du rendement de la méthode et en ignore l'intérêt principiel et didactique. Young néanmoins – déjà reconnu didacte hors ligne, mais, comme originateur, au début même de sa carrière – dut souffrir pratiquement de cette malchance, grâce au mépris de la méthodologie, au *culte du résultat* (héritage sportif ?) en Angleterre. Au moral, il plia sans rompre, se faisant même le protagoniste de la théorie lebesguienne en parallèle à la sienne, soutenu à distance par la participation sans égale de sa jeune épouse, aiguillonné par les besoins de sa famille grandissante. C'est ainsi que l'accident accéléra encore sa productivité si remarquable, qui lui apporta les plus hauts honneurs mathématiques dans tous les pays, mais jamais de situation à sa taille.

8. P. Röthlisberger (Bern). – *Daniel Le Clerc (1652–1728) und seine «Histoire de la Médecine».*

9. E. Ackerknecht (Zürich). – *Die Chirurgie in Paris 1795–1840.*

[1] *Intervallenschachtelung* e.g. *Knopp*, Unendliche Reihen, 1. Aufl. 1921.